A.L.I. ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE
Reconnue d'utilité publique

Séminaire de préparation – Mardi 5 mai 2020
L'Éthique de la psychanalyse
Leçon 17 Mathilde Marey Semper – Discutante Angela Jesuino

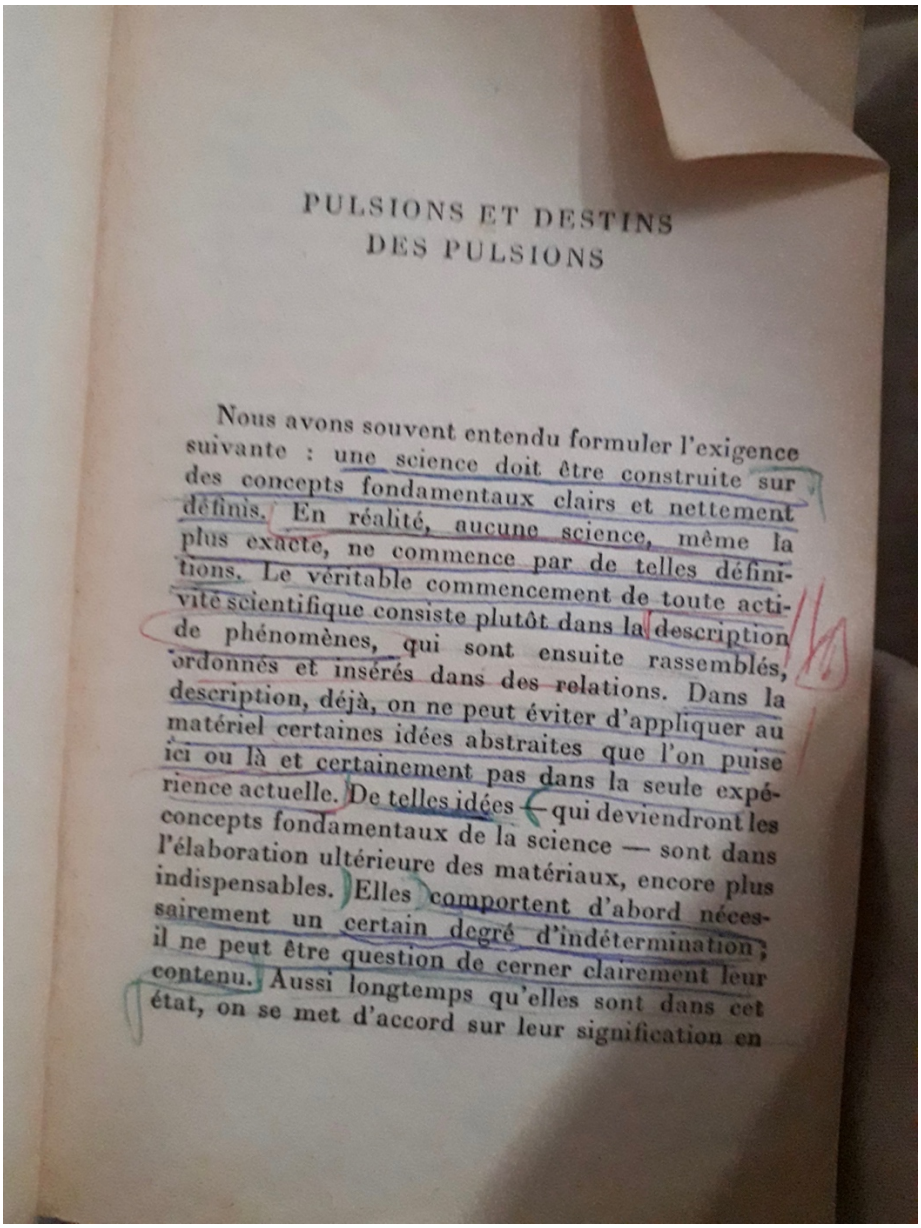
Texte.

Préambule : Cet exposé s'appuie sur une version de l'A.F.I. (« Association freudienne internationale » devenue par la suite A.L.I. – « Association lacanienne internationale ») de la leçon XVII. Si dans la version actuelle de l'A.L.I. nous trouvons tout au long de la leçon que le collaborateur de Bernfeld est Weinterberg, dans la version de l'AFI il s'agit de Feitelberg (excepté dans le discours introductif de Lacan où apparaît « Weinterberg » – peut-être dans un souci de transcrire le texte à la lettre). Il semble que ce soit effectivement avec Sergei Feitelberg que Bernfeld a rédigé les articles cités par Pierre Kaufmann, je m'en tiendrai donc dans cet exposé à la version de l'AFI à partir de laquelle j'ai travaillé cette leçon.

Cette leçon est une leçon particulière dans ce séminaire sur *l'Éthique de la psychanalyse* puisque, au même titre que d'autres leçons par ailleurs, elle se constitue essentiellement de l'exposé d'un des participants, Pierre Kaufmann en l'occurrence.
Petite remarque à propos concernant le statut particulier de cette leçon – si nous nous autorisons des allers-retours avec le séminaire du même nom édité aux éditions du Seuil, autorisation que je m'accorde bien volontiers à chaque opportunité de travail pour ce que l'un et l'autre et la comparaison des deux, de par leur différence de style et peut-être aussi de visée, m'apportent – cette leçon a donc ceci de particulier que – comme d'autres leçons de ce séminaire qui ont fait la part belle aux exposés de ses participants – le discours de Pierre Kaufmann, qui en constitue la matière première, a été retiré de la version des éditions du Seuil.
En effet, dans cette dernière ne subsiste d'elle – d'ailleurs insérée à la fin de la leçon X (les numéros des leçons de la version Seuil ne correspondent pas à ceux des leçons de l'édition de l'A.L.I.), que les propos de Lacan entrecoupés d'un « *[suit l'exposé de M. Kaufmann]* », dans ce qui constitue déjà une « parenthèse » sous-titrée « la pulsion de mort selon Bernfeld ».
Je le précise pour plusieurs raisons. Tout d'abord car cela ouvre la question de savoir si ce choix relève de Lacan – dont Joël Dor nous apprend dans sa *Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan : Thésaurus Lacan, volume II* [1] que Lacan lui-même aurait dit avoir repris le texte à l'occasion en vue d'une éventuelle publication. Ou si Miller fait partie de ces « certains » qui ont pris pour « un hors d'œuvre » ces apports de Kaufmann – que Lacan souhaitait « qu'ils soient en plus petit nombre possible », comme il le dit à la fin de la leçon.
Si cette interrogation peut sembler subsidiaire, j'en suis venue à me la poser, tout d'abord car resituer dans son contexte un écrit s'inscrit dans l'idée que je me fais d'éclairer son propos, ici donc de chercher les raisons qui ont pu pousser à un tel évincement, afin de mieux saisir le rapport de Lacan au contenu de cet exposé, la pertinence qu'il lui accorde ou non pour la suite de son séminaire quand il aborde la notion de pulsion de mort. Sans doute d'autant plus que –

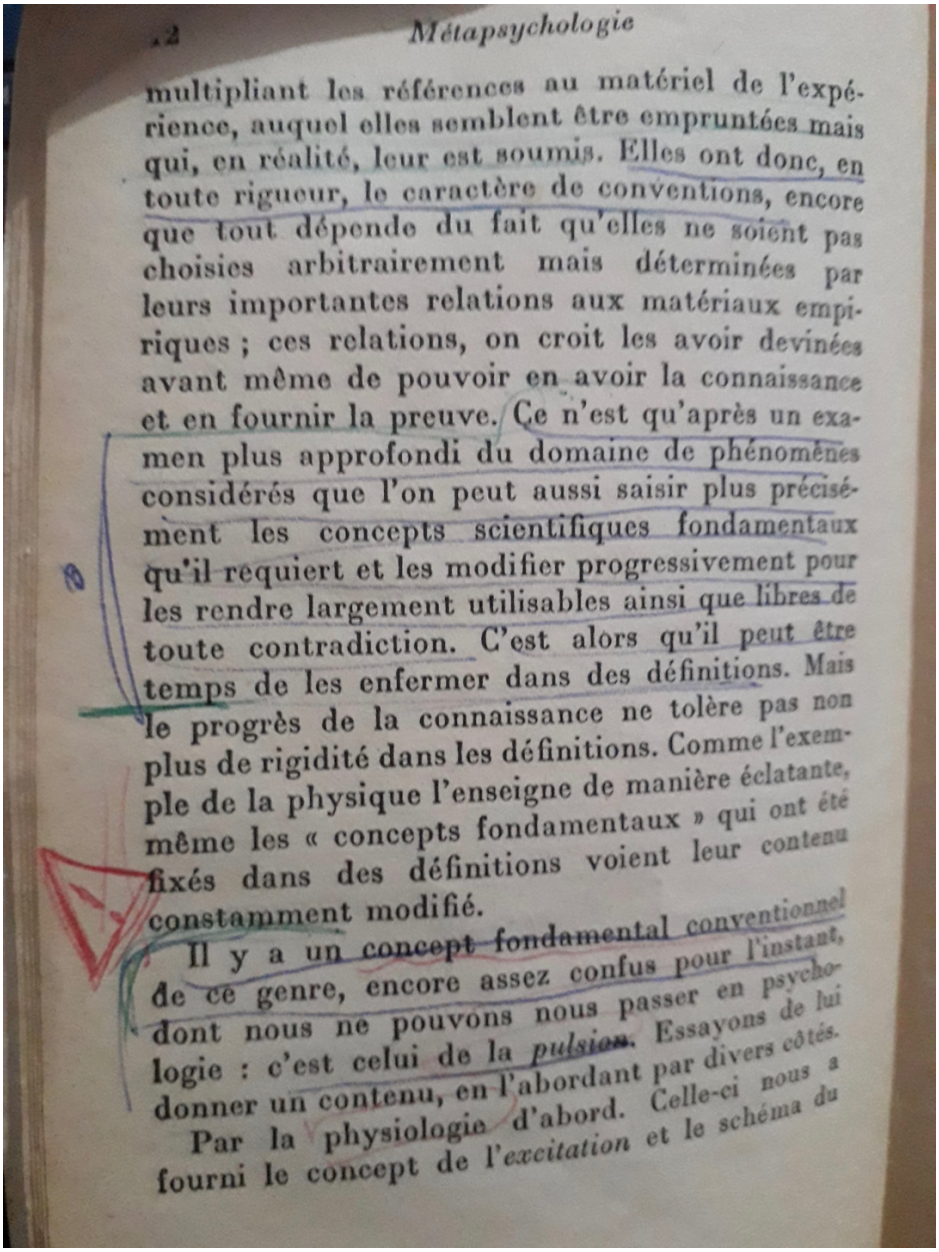
1 Dor, J., *Nouvelle bibliographie des travaux de Jacques Lacan : Thésaurus Lacan, volume II*, Paris, EPEL, 1994

tout au long de ma lecture de cet exposé de Pierre Kaufmann, je me suis demandée pourquoi ce dernier avait choisi de soutenir un propos qui retrace quelques lignes de l'élaboration de la notion de pulsion au XIX^{ème} siècle dans le champ de la physique, que certes Freud a croisée, mais de laquelle il s'est sensiblement détourné pour en proposer ses propres élaborations théoriques.
En effet, si Pierre Kaufmann revient à « Pulsion et Destin des pulsions » pour appuyer l'idée selon laquelle la notion de *Trieb* « est définie dans un langage qui est celui de la thermodynamique », que « c'est précisément la notion de *Trieb* qui est employée en un sens proprement thermodynamique et dans les termes mêmes auxquels Freud recourt ici », il se trouve qu'il ne faut pas chercher bien loin dans ce texte de Freud pour entendre de sa plume que l'emprunt à certaines notions – de thermodynamique sans doute – ne l'est qu'à titre de convention mais que celles-ci sont sujettes à « modifications ». Dès les deux premiers paragraphes de « Pulsion et destin des pulsions », Freud affirme :



PULSIONS ET DESTINS
DES PULSIONS

Nous avons souvent entendu formuler l'exigence suivante : une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. En réalité, aucune science, même la plus exacte, ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle. De telles idées — qui deviendront les concepts fondamentaux de la science — sont dans l'élaboration ultérieure des matériaux, encore plus indispensables. Elles comportent d'abord nécessairement un certain degré d'indétermination ; il ne peut être question de cerner clairement leur contenu. Aussi longtemps qu'elles sont dans cet état, on se met d'accord sur leur signification en



42 *Métapsychologie*

multipliant les références au matériel de l'expérience, auquel elles semblent être empruntées mais qui, en réalité, leur est soumis. Elles ont donc, en toute rigueur, le caractère de conventions, encore que tout dépende du fait qu'elles ne soient pas choisies arbitrairement mais déterminées par leurs importantes relations aux matériaux empiriques ; ces relations, on croit les avoir devinées avant même de pouvoir en avoir la connaissance et en fournir la preuve. Ce n'est qu'après un examen plus approfondi du domaine de phénomènes considérés que l'on peut aussi saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux qu'il requiert et les modifier progressivement pour les rendre largement utilisables ainsi que libres de toute contradiction. C'est alors qu'il peut être temps de les enfermer dans des définitions. Mais le progrès de la connaissance ne tolère pas non plus de rigidité dans les définitions. Comme l'exemple de la physique l'enseigne de manière éclatante, même les « concepts fondamentaux » qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié.

Il y a un concept fondamental conventionnel de ce genre, encore assez confus pour l'instant, dont nous ne pouvons nous passer en psychologie : c'est celui de la *pulsion*. Essayons de lui donner un contenu, en l'abordant par divers côtés.

Par la physiologie d'abord. Celle-ci nous a fourni le concept de l'*excitation* et le schéma du

Finalement, Freud annonce d'emblée faire un pas de côté par rapport à ces notions qu'il emprunte à la physique, et Lacan le reprendra d'ailleurs à la suite de l'exposé de Pierre Kaufmann : la dimension dans laquelle se situe l'élaboration de Bernfeld – et de manière général les physiciens de son époque – et celle de Freud sont radicalement différentes. Et pour cause, la dimension de sujet est irréductible à la physique.

Ceci étant dit, revenons au texte…

Lacan introduit cette leçon en annonçant d'emblée qu'il donnera la parole à Pierre Kaufmann, pour la raison qu'un travail qui l'a occupé pendant l'interruption des congés a « cassé son élan ». C'est la première raison qu'il donne et, me semble-t-il, la principale, même si cela lui donne l'occasion « selon l'esprit normal d'un séminaire » comme il le dit, de laisser la parole à d'autres – puisqu'il s'agit, afin que « ce ne soit pas seulement le signifiant de séminaire qui maintienne son droit à cette dénomination » (pour reprendre ses mots dans la leçon du 2 décembre 1959 avant de donner la parole à Lefèvre-Pontalis), avant tout d'un groupe de travail sous la direction d'un enseignant.
Il s'agit donc d'une « parenthèse » dit-il, rendant compte d'un « moment de l'histoire de la pensée analytique » concernant la notion de pulsion selon Bernfeld et Feitelberg et plus particulièrement celle de pulsion de mort.
Si Lacan insiste sur « l'importance [qu'il] attache à ces moments de l'histoire de la pensée analytique », précise que nous « situons mal [certains termes] simplement à les reprendre tous nus, à nous contenter de la suite des énonciations de Freud pour les situer » – nous donnant là une autre raison à une telle « parenthèse » – malgré « une cohérence interne » comme il le dit, d'un côté dans la théorie qui relève de la physique, de l'autre au sein de la théorie psychanalytique chez Freud, il se trouve qu'il y a en effet cette cohérence interne chez Freud quant aux termes de pulsion et de pulsion de mort qui, même s'il n'est « jamais inutile » de savoir « à quel discours de l'époque ils étaient empruntés » n'en épuise pas pour autant le sens comme je le soulignais plus haut – loin s'en faut – voire même ne participe pas particulièrement à mieux en cerner les contours, c'est en tout cas l'effet que cela m'a fait à la lecture de l'exposé de Pierre Kaufmann.
L'intérêt de cette leçon réside principalement, cela est annoncé par Lacan, dans les « apories » que nous donne à entendre l'histoire de la pensée analytique, et en effet, c'est bien ce qui ressort au terme de cet exposé, je dirais pour résumer les impasses à aborder le sujet en se référant au modèle de la physique et de l'énergétique en particulier, dans le cas qui intéresse Kaufmann à partir d'articles de Bernfeld et Feitelberg, concernant notamment la notion de pulsion.

Essayons pour commencer de resituer un peu les choses…
L'exposé de Pierre Kaufmann sur la pulsion de mort est donc une parenthèse, un détour sur ce cheminement qui nous mène à « cette dimension plus profonde du mouvement de la pensée, et du travail et la technique analytiques que [Lacan] appelle éthique. » L'éthique est donc mise en question du côté de la théorie psychanalytique, de l'analysant et de l'analyste. En ce sens elle n'est pas l'apanage d'une science ou d'une psychothérapie qui la confondrait avec la déontologie, mais bien une dimension qui traverse ces trois aspects de la psychanalyse.
Dimension qui a à voir avec la « Chose analytique » et « cette barrière au-delà de laquelle est [cette] Chose » et à laquelle Lacan et les participants de son séminaire en sont au jour de cette leçon.
Rappelons que Lacan part de cette thèse que « la loi morale s'affirme contre le plaisir » (dans la leçon du 25 novembre 1959). Après avoir distingué *Sache* et *Ding* et montré la particularité de *das Ding*, comme « Autre absolu du sujet » dont il s'agit de retrouver « les coordonnées de plaisir » (leçon du 9 décembre 1959), Lacan articule principe de plaisir, désir d'inceste et loi pour rendre compte de ce renversement opéré par la psychanalyse freudienne qui remet en question toute la notion d'éthique en ce que « il n'y a pas de Souverain Bien » (leçon du 16 décembre 1959). En effet, l'objet *das Ding*, objet de l'inceste est interdit, or il est le seul « il n'y a pas d'autre bien ». À ce titre, le principe de plaisir vise donc précisément à ne pas satisfaire ce désir. Le plaisir est donc plaisir de désirer, c'est-à-dire « plaisir d'éprouver du

déplaisir » (leçon du 10 février 1960). Il y a un « au-delà du principe de plaisir », quelque chose qui « dans la vie, peut préférer la mort » (leçon du 20 janvier 1960), un paradoxe de la loi et de la jouissance – puisque la loi – qui peut être défiée – se présente comme un « sentier tracé » pour arriver au risque duquel prémunit cette même loi (leçon du 30 mars 1960), à la limite, cette « barrière où se produisent les freinages » et qui va amener dans cette XVII^{ème} leçon à une parenthèse sur la notion de pulsion, en particulier la pulsion de mort.
Notons que, comme l'affirme Lacan en introduction à cette XVII^{ème} leçon, ce « point crucial de notre expérience », « l'inaccessibilité de l'objet comme objet de jouissance » est « en même temps ce que l'analyse amène de nouveau, aussi accessible que ce soit pourtant dans le champ de l'éthique. » Je crois que nous pouvons mettre cela en lien avec les propos de Lacan dans la leçon du 23 décembre 1959 quand il affirme que l'éthique commence « au moment où le sujet se pose la question de ce bien qu'il avait recherché inconsciemment […] et où, du même coup, il est amené à découvrir la liaison profonde par quoi ce qui se présente à lui comme loi est étroitement lié à la structure même du désir ». Il me semble donc que nous pouvons entendre cet « aussi accessible que ce soit pourtant dans le champ de l'éthique » comme le paradoxe même de l'éthique de la psychanalyse qui, se supportant de cette inaccessibilité fondamentale de l'objet, peut précisément en pointer la limite et l'au-delà, qu'il soit du côté d'une « jouissance sexuelle en tant que non sublimé » – comme Lacan le formule dans sa leçon du 30 mars 60, ou du côté de la sublimation, qui ouvre la voie autant à l'art qu'à des systèmes de connaissances « dont la connaissance analytique elle-même » en ce qu'elle émerge de ce trou qu'elle révèle en s'énonçant, créant un discours à partir de ce vide, ce rien, cette Chose, comme le vase créé *ex-nihilo*, et dont Lacan fait de la création particulière de la notion de pulsion de mort chez Freud une sublimation « dont les caractères sont faits pour nous retenir ».

Ce sont ces caractères particuliers de la pulsion de mort par rapport aux autres pulsions qui vont être dégagés de cet exposé de Pierre Kaufmann à partir des « apories mêmes » rencontrées dans la théorisation de Bernfeld donc, en particulier par la distinction que ce dernier tient à opérer entre d'un côté l'aspect énergétique et de l'autre l'aspect historique de la pulsion.

Au regard du fait que Kaufmann propose déjà un résumé d'articles de Bernfeld et Feitelberg sur la notion de pulsion et de pulsion de mort en en tirant quelques traits saillants, plutôt que de proposer une analyse de résumé, et donc une analyse de synthèse en quelque sorte, j'espère, en synthétisant, rendre clair ce que cet exposé me semble apporter sur les mêmes notions dans le champ de la psychanalyse freudienne et lacanienne à sa suite en mettant à jour la manière dont les critiques adressées à Freud rendent compte de l'irréductibilité du champ du sujet à celui de la physique, car c'est, je crois, le principal enjeu de cette exposé.

Pour reprendre donc rapidement la première partie de l'exposé de Kaufmann qui reprend les deux premiers articles de Bernfeld et Feitelberg, voici ce qu'il en ressort.

En partant du domaine physique et thermodynamique et en tentant d'élaborer à partir de là un « modèle énergétique de la personne », Bernfeld et Feitelberg, en postulant le principe d'homéostasie selon celui de Le Chatelier (qui est défini dans le texte comme « principe qui règle le fonctionnement général des systèmes de la nature », du côté d'un équilibre qui se renouvelle à chaque perturbation) et en se pliant à l'exercice d'une lecture exclusivement énergétique de la notion de pulsion, absolument dissociée d'un aspect historique donc, les auteurs en viennent à plusieurs conclusions.

– Tout d'abord que malgré leur tentative de chercher à rendre compte du « phénomène psychique » par *le principe de Le Chatelier* et de « déterminer d'un point de vue énergétique un certain nombre de notions et même de processus psychanalytiques » par un fonctionnement de « systèmes » selon ce même principe, les auteurs concluent dès leur second article aux limites d'une telle approche. Je cite « nous pouvons nous en tenir, pour comprendre les phénomènes psychanalytiques, à une représentation simplement conforme *au principe de Le Chatelier*. » (p. 348) Et plus loin « Mais dans la mesure en tout cas où la personne est engagée, il ne saurait être question d'une telle réduction ». Autrement dit, l'être humain ne peut se réduire à un objet tel ceux étudiés dans une perspective énergétique (la thermodynamique est un des champs du domaine de l'énergétique) – et les notions empruntées à ce domaine pour tenter de comprendre quelque chose du « phénomène psychique » – dont l'interprétation « homéostatique » – ne suffisent pas à rendre compte du « modèle de la personne » reposant sur l'« expérience de pensée » d'une approche exclusivement énergétique. En effet, il y un au-delà du principe du plaisir, et c'est ici que s'introduit la notion de pulsion de mort…

– Par ailleurs, ce système imaginé par Bernfeld et Feitelberg qui vise à rendre compte d'un « modèle de la personne » dans son fonctionnement énergétique – puisque n'aborder les choses que du point de vue de l'énergétique est leur parti pris dans ces travaux – implique la notion de structure. Précisons ici que cette conception de la notion de structure – pour laquelle Bernfeld affirme qu'il existe une « correspondance entre ce que Freud, à partir de Helmotz, appelle […] liaison d'énergie, et ce que d'autre part la théorie de la forme désigne comme structure et comme structuration » se distingue radicalement de la notion de structure dans le champ de la linguistique, comme le précise un plus loin Pierre Kaufmann. Et plus encore de la structure entendue au sens psychanalytique qui, au regard du fait qu'elle se déploie à partir de la parole, comporte nécessairement une dimension temporelle.

En effet, celle proposée par Bernfeld, qui caractérise « l'opposition de l'énergie libre et de l'énergie liée », se réfère à l'embryologie.
Par ailleurs selon les auteurs, c'est uniquement dans cette perspective strictement énergétique que l' « on pourra comprendre la mort comme structuration », entendue non plus comme « pulsion de mort » – notion récusée par les auteurs – mais comme principe de Nirvâna.

– Autre point, Bernfeld et Feitelberg dissocient la pulsion de mort de la pulsion de destruction, allant jusqu'à rejeter donc la notion-même de pulsion de mort. En effet ils distinguent d'un côté « l'ensemble des concepts que vise la notion de pulsion de mort » exprimée « uniquement au moyen du principe de Nirvâna », de l'autre les notions de pulsion de destruction et de pulsion sexuelle « caractérisées par la dimension historique qui appartient en propre à la notion de pulsion. »
De ce point de vue donc, la notion de pulsion de mort est « absorbée » par le principe de Nirvâna » et ne subsiste de la mort qu'une dimension historique, que la mort comme « évènement ».
Or, c'est là la thèse de Bernfeld : « Là où il y a pulsion, il y a historicité. », ainsi il n'y a pas de pulsion de mort.

En fait, ces considérations préliminaires introduisent la critique de la notion de pulsion de mort chez Freud et ceci en soulignant ce que les auteurs pointent comme étant au mieux des paradoxes chez Freud.

Pour résumer donc, en s'appuyant sur la thermodynamique, la critique de Bernfeld et Feitelberg s'appuie sur une « dépulsionnalisation » et une « déshistorisation » de la pulsion de mort, et ce en s'appuyant sur plusieurs points :

– Tout d'abord, que, dans une perspective énergétique, la mort n'a de sens que dans une certaine manière de concevoir la structure qui « absorbe » la mort dans le principe de Nirvâna, la notion de mort n'étant dans une perspective historique qu'évènement au regard du fait que, comme nous l'avons vu, « Là où il y a pulsion, il y a historicité. » : il n'y a donc pas de pulsion de mort.
– Que la notion de pulsion de mort chez Freud n'est pas heuristique, n'a « pas d'opposition », de « contraire », elle ne nous apprend donc rien pour Bernfeld.
– Par ailleurs, alors que dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud envisage la pulsion de mort en opposition au principe de plaisir dans une perspective économique qui se rapproche d'une élaboration énergétique » de cette notion, dans *Malaise dans la civilisation*, il assimile pulsion de mort et pulsion de destruction en changeant radicalement d'approche et l'oppose à la pulsion sexuelle dans une perspective dynamique, en faisant une donnée psychologique.
Or pour Bernfeld, dans cette dernière approche, la pulsion de mort n'a pas de sens concret, partant de l'idée que les pulsions sont des « façons de comportement » en relation avec le milieu (sous l'influence de la psychologie de la forme).

Mais ces critiques reposent sur certains postulats posés par les auteurs qu'il me semble important de reprendre clairement, postulats sur la notion de pulsion et de mort notamment.

Qu'est-ce donc que la pulsion et la mort selon Bernfeld ?

Tout d'abord, Bernfeld fait de la notion de pulsion une notion que l'on retrouve aussi bien chez l'animal : « comme tout *Trieb*, elles (les pulsions sexuelles et de destruction] sont caractérisées par le recouvrement d'une satisfaction perdue, elles ont en somme une portée biologique générale, qui peut être étendue à toutes les espèces animales en remontant jusqu'aux protozoaires. » (Organisme unicellulaire) et il confond d'ailleurs plus loin pulsion de mort et instinct de mort.
Par ailleurs, sa réflexion se soutient également du postulat de ce qu'est la « vie d'un individu » en ces termes : « la vie d'un individu est l'intégration d'une multitude de processus vitaux élémentaires fluides, en une unité déterminée à travers les structures que produisent les processus vitaux. Chaque processus vital élémentaire, dans sa singularité, conduit à une liaison des énergies en structure, à la mort. » La vie est donc ce « devenir-mort », selon les lois de l'énergétique.
Il opère donc une réduction de la pulsion de mort chez Freud à l'entropie et, je cite Kaufmann, « vise à décanter en somme, dans le freudisme, ce qui peut être abandonné à l'énergie de manière à faire ressortir au contraire ce qui relève de la pulsion. »
Et qu'en concluent-ils ? Que le « système-personne » ne peut exercer simplement son activité dans le champ du *principe de Le Chatelier* » qu'il est « plus complexe, lié à la structure de la personne. »

Finalement à la question de savoir « jusqu'où l'on peut aller lorsqu'on dissocie dans la notion de *Trieb*, aspect énergétique et aspect historique » – car telle était leur « expérience de pensée », la réponse est : pas bien loin en ce qui concerne le sujet.
En effet, à s'en tenir à une perspective physique, énergétique et à se laisser égarer par les emprunts de Freud à des notions de physique (cela vaut également pour les expressions η (êta) et Qη (Q êta) que l'on retrouve dans *l'Esquisse* de Freud) – là où Freud lui-même prévient de

sa démarche et pose d'emblée une forme de subversion des notions dont il use à titre conventionnel comme postulat de recherche – Bernfeld en vient à confondre pulsion et instinct, structure physique et linguistique, finalement, il passe à côté de ce que précisément Freud cherche à cerner : la particularité de l'homme qui est de se soutenir de ce trou dont il cherche à rendre compte à travers, en autre, cette notion de pulsion de mort. Ce que Lacan reprend d'ailleurs à la fin de l'exposé de Kaufmann et qu'en somme met en lumière cette exposé est que « la dimension dans laquelle la pensée de Freud se déplace, c'est à proprement parler la dimension du sujet. » et que celle-ci est « absolument » impliquée dans une approche qui reprendrait ce « phénomène naturel de la tendance dans l'entropie », « en tant qu'en somme le système tout entier de déplace dans une dimension éthique. »

Or c'est bien cette particularité qui ouvre à la dimension de l'éthique, du « sens du désir » au regard de la jouissance «qui n'est pas satisfaction d'un besoin mais d'une pulsion, avec toute ce que recouvre ce terme qui a beaucoup travaillé Bernfeld donc, et qui n'est pas réductible à une dimension énergétique mais implique une dimension historique et qui va amener Lacan à reprendre dans la leçon suivante les questions que cela soulève quant à la volonté de destruction, la sublimation, le rapport à la Chose, qui nous mèneront un peu plus loin dans cette recherche sur l'éthique de la psychanalyse et que je laisse le soin à mes collègues de poursuivre lors de nos prochaines rencontres.

Texte relu par Mathilde Marey Semper.

Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.

Relecture : Érika Croisé Uhl, Dominique Foisnet Latour.